
U d'/of OTTAWA
39003003934964



LE DEUIL DES MUSES

FRANÇOIS-PAUL ALIBERT



Le Deuil des Muses

Prologue en un acte, en vers

Récité au Théâtre Antique d'Orange, le 1er Août 1921

EN HOMMAGE

A LIONEL DES RIEUX

ET AUX ÉCRIVAINS MORTS POUR LA FRANCE

CARCASSONNE
PIERRE POLÈRE
Imprimeur-Éditeur
32, Rue du Port
MDCCCCXXI



Hommage à Lionel des Rieux et aux Écrivains morts pour la France.

PERSONNAGES

—

Polymnie.

Melpomène.

Clio.

Les Muses.

LE DEUIL DES MUSES

Sur le devant de la scène, un tombeau.

Polymnie et Melpomène, de longs voiles noirs sur leurs tuniques blanches, des gerbes de fleurs dans les mains, viennent du fond, et s'arrêtent de chaque côté du tombeau. Des deux côtés de la scène, sortent deux groupes, de trois Muses chacun, tenant à la main des guirlandes de fleurs et de feuillages. Elles restent un peu en arrière.

Le théâtre est baigné dans une sorte de demi-jour obscur, de lumière élyséenne.

POLYMNIE

O toi qui, descendu vers l'ombre funéraire
Et le fleuve oublieux,
Au soleil pour toujours as fermé ta paupière,
Lionel des Rieux ;

Toi qui sus, retrouvant les pasteurs de Sicile,
A tes accents plier
Sur un mode nouveau Théocrite et Virgile,
Comme un autre Chénier ;

Moi, ta Muse choisie, hélas, veuve éternelle
De cette juste voix
Par qui tu célébras la troupe fraternelle
Des neuf Sœurs à la fois,

La première, je viens exhaler sur ta cendre
Nos communes douleurs,
Et, de mes tristes mains, pour tes Mânes répandre
Ces couronnes de fleurs !

Melpomène

Et moi, voici mes mains, et ces roses encore
Dont le bandeau léger
Presse de ses contours ta tombe, et la décore
D'un éclat passager.

Je fus ta Muse aussi, la chaste visiteuse
Dont les naissants attraits
Firent rendre d'abord à ta jeunesse heureuse
Ses fruits les plus secrets.

Par moi, tu fis gémir Cassandre, Polyxène
Au cœur timide et fier,
Et la fumante rive où l'aïeule troyenne
Aboyait à la mer.

Il résonna jadis de leurs plaintes sublimes,
Ce temple trois fois saint
Qui garde ton troupeau de touchantes victimes
Dans ses pierres empreint.

Mais la bouche inspirée est désormais muette
Qui proférait les lois
Et le sort inflexible égalisant la tête
Des peuples et des rois.

Et sur toi je lamente Euripide et Racine
Couchés, d'un seul ciseau,
Sous le coup d'une force exécrable et divine
Dans le même tombeau.

Polymnie

Retiens tes pleurs, ma sœur et retarde ta plainte,
Car, ce soir, à l'appel de cette bouche éteinte,
D'autres princes et d'autres dieux,
Reformés tout entiers de leur cendre lointaine,
Vont tressaillir du moins au choc de Melpomène,
Et bientôt marcher sous tes yeux.

Tu vas l'entendre encor, ce chantre fatidique,
Prophétiser le deuil de son destin tragique
Par la voix des héros à sa valeur nourris ;
Tu croiras pour un jour qu'une Parque cruelle
N'a pas en un moment ni son âme mortelle
Ni sa forme introduite aux célestes esprits.

Mais moi, qui me rendra ces nymphes bucoliques,
Ces nombres alternés, ces cadences antiques ?
Qui me rendra votre grand nom,
Hélène, Marsyas, Ariane, Médée,
Ou ces thèmes d'amour, et leur grâce accordée
Sur la lyre d'Anacréon,

Et cette source enfin de docte poésie
Où sa lèvre en tout temps me puisait l'ambroisie

Qui me renouvelait ma jeune feuillaison,
Et, dans son doux parler retrouvé de la Grèce,
Me distillait le miel d'une pure sagesse
Par qui la volupté se tournait en raison ?

MELPOMÈNE

Qu'importe qu'un peu plus tardive,
Un jour ou l'autre, l'heure arrive
Où l'homme succombe au trépas ?
Quel que soit, faible ou magnanime,
Le démon caché qui l'anime,
Il finit quand même à l'abîme
Où tout redescent ici-bas.

Au poète qu'importe encore
Pour lui qu'une suprême aurore
Se lève au delà de ses jours,
Si la carrière poursuivie
Vers la palme à ses mains ravie
Arrête une si belle vie
Rompue au milieu de son cours ?

A ses vœux la palme tendue
Ne s'incline plus suspendue
Qu'autour d'un front inanimé,
Et ce trophée expiatoire
N'ombrage d'un spectre de gloire
Que la périssable mémoire
D'un tombeau déjà refermé.

Heureuse si la Destinée
Toute sa rigueur eût bornée
A ses coups frappés contre un seul ;
Il aurait péri pour sa race,
Et sa resplendissante trace
Marqué ce vain monde qui passe
De la pourpre de son linceul !

Mais, dans leur force exterminée,
Combien, ô race infortunée,
Dont tout haut je n'ose compter
La foule confuse et le nombre,
Ont circonvenu de leur ombre
Le passeur du rivage sombre
D'où rien ne peut plus remonter !

Polymnie

Ah ! tu viens redoubler mes plus chères alarmes.
O comble d'infortune, hélas ! et de regrets !
Quelle onde inspiratrice aura pour moi des charmes,
Et quel Parnasse encor, des bocages secrets ?

Melpomène

L'un, presque enfant, se fane au souffle de l'orage,
Sans cueillir le laurier qui germe à l'horizon ;
L'autre, soudain tombé du sommet de son âge,
Interrompt à demi sa féconde saison.

Polymnie

Et, promesse entrevue, ou floraison première,
Ou récolte déjà mûrissante au soleil,
Tous ne sont aujourd'hui qu'un semblant de poussière
Qui consomme sans fin son aveugle sommeil.

Melpomène

Pleurez, mes sœurs, pleurez, Muses inconsolables !
Laquelle d'entre vous, sous ses voiles de deuil,
Ne presse sur son cœur les restes déplorables
D'un poète couché trop tôt dans le cercueil ?

Polymnie

Allez, tendez vos bras appesantis d'offrandes,
Qui laissent, comme autant de funèbres apprêts,
Descendre entrelacés en pieuses guirlandes,
Le térébinthe au lis, et la rose au cyprès.

Les Muses s'approchent, jettent des fleurs sur le tombeau, enroulent leurs guirlandes aux angles, puis s'agenouillent et appuient leurs bras et leur tête à la pierre dans une attitude de douleur.

Melpomène

Venez ici mêler vos larmes à nos larmes,
Puisque nous n'avons plus, contre un siècle inhumain,
Que nos simples douleurs, Muses, pour seules armes,
Et ce printemps d'un jour qui meurt dans votre main.

POLYMNIE

Entourez-en partout la tombe fraternelle
Où celui-ci, jadis grandi sur mes genoux,
Accueille chacun d'eux comme une âme jumelle
Condamnée et soumise au même sort jaloux.

MELPOMÈNE

Faites-en pénétrer la douceur et le baume
Jusqu'à travers le marbre où leur divers esprit
Se compose avec tous un unique fantôme
Qui, rien que de nos pleurs, s'abreuve et se nourrit.

POLYMNIE

Le Rhodope et l'Hémus, dans leur plainte étouffée,
Jusqu'à la fin des temps reprocheront aux cieux,
Par la lyre rompue et la tête d'Orphée,
L'injurieuse erreur des hommes et des dieux.

MELPOMÈNE

La jeune fille thrace, entre ses mains amies,
Interrogeait la tête et la lyre au doux son,
Mais toutes deux, cessant leurs doubles harmonies,
N'exhalaient qu'Eurydice et nulle autre chanson.

POLYMNIE

Et nous, à notre tour, lamentables amantes
De ces divins chanteurs dont l'archet fut brisé,

Nous chercherions en vain sur leurs lèvres charmantes
Leur vertu prophétique et leur souffle embrasé.

MELPOMÈNE

Qu'il vaudrait mieux pour nous, déesses souveraines
A qui d'injustes lois font un destin cruel,
Subir le bref espace où les choses humaines
Ne durent qu'un moment sous la face du ciel !

POLYMNIE

Plutôt que de traîner dans une ombre éternelle
Un silence à jamais solitaire et glacé,
Nous aurions partagé leur souffrance mortelle
Et l'implacable sort qui leur fut dispensé.

MELPOMÈNE

Car la lyre d'Orphée est pour longtemps muette.
Notre règne s'achève, et le jour est prochain
Où le sombre univers, loin des Muses, s'apprête
A ne résonner plus que d'un plectre d'airain.

Les deux Muses s'inclinent sur le tombeau, les mains jointes, et la tête penchée, cependant qu'au fond, dans une lumière brillante, apparait Clio, la Muse de l'Histoire, vêtue de pourpre, une couronne de laurier à la main. Elle dit, la première strophe du haut des degrés, puis s'avance vers le tombeau devant lequel elle se tient debout, un peu plus élevée que les autres Muses qui conservent la même attitude.

Clio

Ne vous désolez point, vos plaintes sont impies.
N'ajoutez point vos pleurs aux rigueurs ennemies
Qui leur ont accordé le suprême repos ;
Ne tenez point vos fronts abaissés vers la terre
Car ce n'est que debout qu'il faut que l'on vénère
La grande âme de ces héros.

Ils ont dit à la France armée
Qui leur montrait de toutes parts
Là-bas sa frontière enflammée
De mille bataillons épars :
Nous aussi, nous saurons défendre
Le trésor qu'on voudrait répandre,
Et, face au Barbare exécré,
Même au prix de notre existence,
Te maintenir la survivance
De ton héritage sacré.

Nous sommes ton intelligence,
La fleur où tu vois lentement,
Dans sa verdissante espérance,
Abonder ton meilleur froment.
Nous n'avons les veines tissées
Que des substances amassées
Par le sein que nous t'avons pris,
Mais nos forces spirituelles
Ne sont que les moindres parcelles
Du pain dont tu nous a nourris.

Mère, nous venons te les rendre,
Ce pain, ce vin, si forts, si doux,
Et leur vertu robuste et tendre,
Passés dans nos faibles genoux.
Notre chair en toi convertie
Devient ta propre Eucharistie
Qui jusqu'au bout accomplissant
Son intime et mystique échange,
Te dit à son tour : bois et mange,
Voici mon corps, voici mon sang !

Alors, Patrie impérissable,
Tu t'es raffermie en secret
Par la nourriture adorable
Faite du meilleur de ton lait.
Ils furent les saintes Espèces
Dont il faut que tu te repaisses
Pour fortifier ta vigueur,
Et l'agréable sacrifice
Qui sut rétablir la justice
Et le poids de ton bras vainqueur.

Sur eux ne pleurez point, vous dis-je,
Redressez aux cieux votre front ;
Bien d'autres, de leur jeune tige,
Sur vos lèvres reverdiront.
Leur sang qui fuma pour la France
Porte dans sa juste semence
D'autres florissantes moissons,

Qui, toujours, de plus en plus belles,
Puiseront leurs couleurs nouvelles
Aux roses que nous leur tressons.

Qu'importe qu'on vive ou qu'on meure ;
Un peu plus tôt, un peu plus tard,
Chacun n'entonne qu'à son heure
Le chant de l'extrême départ.
Mais les cimes cherchent la foudre,
Et le chêne réduit en poudre
Dévaste plus loin l'horizon
Que ne fait l'arbuste sauvage
Qui n'occupe de son feuillage
Que son tertre d'humble gazon.

Heureux, sur sa dernière couche,
Quand la mort le vient assaillir,
A qui ma fraternelle bouche
Recueille son dernier soupir,
Et pour qui les sœurs infernales,
Au moment que leurs mains fatales
Ensemble l'appellent d'en bas,
Se changent, sous leurs sombres voiles,
Aux déesses ceintes d'étoiles
Qui couronnent un fier trépas !

Ainsi, prolongeant par l'Histoire
L'éclat promis à leurs beaux vers,
J'ai gravé leur noble mémoire
Dans les fastes de l'Univers.

Car ils ont à leur Muse encore
Ajouté la Muse sonore
Dont l'esprit partout à la fois
Soufflera leur âme héroïque
A travers le clairon épique
De la Renommée aux cent voix.

La Muse, alors, élève au bout de ses deux bras réunis, la couronne de laurier, et la tient ainsi suspendue de haut sur le tombeau jusqu'à la fin de l'ode ; puis, elle abaisse ses bras avec lenteur, et dépose la couronne sur le tombeau.

Embrassez donc, Mânes sublimes,
Au lieu de ces festons de fleurs
Qu'on ne voit qu'aux tendres victimes
Des couteaux sacrificateurs,
L'arbre où vient toute gloire humaine,
Par-dessus la nuit souterraine,
S'élancer de la terre au ciel,
Et dont l'incorruptible feuille
Darde à celui-là qui la cueille
Un destin toujours immortel !

Qu'il redouble ici sur vos têtes,
Autour de votre front guerrier,
Ce bandeau que tresse aux poètes
Apollon avec son laurier.
Tout essuie une fin commune,
Mais à l'indocile fortune
L'homme résiste, et du tombeau

Comme un dieu vivant se délivre,
Qui sait que son nom va survivre,
A l'abri du sacré rameau !

POLYMNIE

Sois bénie, ô ma sœur, qui nous rends le courage,
Pour surmonter le temps et son cours outrageux,
D'attendre que le ciel promette aprés l'orage
Son azur encore à nos yeux.

MELPOMÈNE

Ah ! qu'il vienne, le jour où les Muses divines,
La lyre rassemblée à leurs savantes mains,
Reprendront le sommet des secrètes collines
Où ne s'égare point le reste des humains.

POLYMNIE

Que la Force y préside, et ce bras magnanime,
Qui, repoussant l'assaut du Barbare envieux,
Défendra que jamais chante la double cime
Rien que l'hymne des seuls vrais dieux !

MELPOMÈNE

Alors la Beauté sainte, et Vénus Uranie,
Où, jusqu'au firmament, tout s'enchaîne à la fois,
Au monde équilibré par sa même harmonie,
Dictera le concert des nombres et des lois.

Polymnie

Et nous aussi, d'après ses limites parfaites
Qui séparent les cieux, la terre et les enfers,
Nous mènerons en chœur nos conseils et nos fêtes
Sur le rythme de l'Univers.

Melpomène

Reposez donc en paix sous les calmes ombrages
Où viennent avec vous les esprits souverains
Des Princes, des Héros, des Chantres et des Sages,
Agiter sans regrets leurs champs élyséens.

Polymnie

Reposez-vous en nous, Ombres prématurées,
Et dans l'espoir naissant de ce matin si beau
Où nous verrons fleurir sur vos têtes dorées
La rançon d'un siècle nouveau.

Melpomène

Car vous êtes, dans votre essence inextinguible
Qui monte et brûle droite, et ferme à tous les vents,
La pointe du flambeau que la race invincible
Passe des mains des morts à celles des vivants.

Clio

Et toi qui recueillis la manne athénienne,
Coupe de miel et d'or, terre palladienne

Porteuse de cyprés, de vigne et de laurier,
Ecoute celui-ci que Minerve féconde,
Entre tous abreuva, Provence sans seconde,
De l'olive puisée à ton sein nourricier ;

Ecoute un de tes fils, à ta pure lumière,
Ressusciter de l'ombre où gisait sa poussière,
Guillaume, le héros jamais exterminé,
Qui savait, quel que soit le nombre qui l'accable,
Te faire de son corps un rempart innombrable,
Contre un autre Barbare à ta perte acharné.

Ils ont poussé tous droit sur la souche éternelle,
Ces chevaliers enfants bouillants d'un juste zèle
A défendre le sol formé par leurs aïeux ;
Ces preux à qui la mort est bienfaisante et chère,
S'ils gardent, en mourant, de la race étrangère,
Leur peuple menacé, leur patrie et leurs dieux.

Ils avaient hérité de l'esprit magnanime
Qui veillait sans faiblir sur la plaine sublime
Où Marathon compta le Perse décimé,
Et la noble fureur qui gonflait leur poitrine
A fait aux Alyscamps retentir Salamine
D'un même hymne sorti d'un seul cœur enflammé.

Orange, léve-toi ; pierres, prêtez l'oreille,
Mur indomptable, entends cette voix qui s'éveille
Du silence où la tombe a réduit sa douceur,

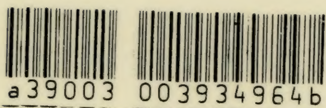
Pour accroître et chanter le suprême apanage
Dont la Grèce à la France a transmis d'âge en âge
Le trésor séculaire et la divine fleur !

Puis, consacrant ce front déjà chargé de gloire,
Couronne par surcroît sa dernière victoire
De ton écho fameux aux cieux répercuté ;
Résonne, et cueille-lui la palme toute prête
Que tressent à nos mains pour le guerrier-poète,
La Justice, l'Amour, et l'Immortalité !

Une sorte de nuit transparente se répand sur le théâtre, cependant qu'on voit les formes vagues des Muses s'éloigner et se fondre, Clio, Melpomène et Polymnie par le fond, les deux autres groupes par les côtés.






a39003 003934964b